

Présentation du roman *Geneviève, histoire d'une servante*  
Séance publique du Pôle Lamartine, 17/10/24 :  
« Quelques œuvres méconnues de Lamartine »

Joëlle Pojé-Crétien

Je commencerai par quelques remarques sur la date et les modalités de parution de ce roman. En effet il sort à une période féconde de la vie littéraire de Lamartine : c'est en 1850-1851 que vont paraître trois des quatre œuvres au programme de cet après-midi : dans l'ordre de publication *Geneviève*, *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, *Le Nouveau Voyage en Orient*.

On ne lit plus aujourd'hui cette histoire très touchante qui jette sur la société française du XIX<sup>e</sup> siècle une lumière crue.

*Geneviève* paraît en feuilleton dans la revue créée par Lamartine, « Le Conseiller du peuple » puis dans « Les Foyers du peuple » avant de sortir en librairie chez Lévy Frères à Paris en 1851 : c'est l'édition que j'ai utilisée, mon exemplaire personnel.

Dans cette édition originale, le roman lui-même est précédé d'une longue préface, un peu répétitive, mais très importante pour Lamartine puisqu'elle constitue la base et la matrice de l'œuvre qui suit. Je vais donc commencer par vous présenter cette préface qui donne son sens à l'œuvre, avant d'attaquer le roman : sa construction narrative, son intrigue, sa dramaturgie, ses grands thèmes, et d'envisager ensuite la solidarité entre l'œuvre et la vie de Lamartine, ainsi que les correspondances de cette œuvre avec d'autres œuvres.

La Préface compte 71 pages dans l'édition originale. Le point de départ du mini-récit qu'elle met en scène se situe à l'été 1846 et nous allons descendre dans le Midi de la France, à Marseille, ville dans laquelle Lamartine a déjà séjourné et où il compte des amis. Alphonse et son épouse ont loué une maison près du rivage et profitent de la douceur méditerranéenne, du soleil, de la présence apaisante de la mer. Mais comme toujours, il est sollicité par des visiteurs.

Voilà qu'un dimanche débarque de la diligence d'Aix-en-Provence une femme qui demande le privilège de saluer le grand poète et qui, on s'en doute un peu, a des textes à lui montrer. Elle est simplement mise, comme on dit à l'époque, c'est une femme du peuple, mais elle est instruite, elle lit et elle écrit un peu de poésie. C'est une couturière, son nom est Reine Garde et Lamartine, touché par la simplicité et l'intelligence de cette femme, va engager avec elle, en présence de son épouse, un dialogue dans lequel nous assistons au passage des confidences personnelles à une sorte de *manifeste littéraire pour une littérature populaire*. Un constat de carence est établi : les œuvres de la « grande culture » ne sont pas accessibles aux classes laborieuses et ne correspondent pas du tout à leur vie, leur expérience, leurs préoccupations, leurs goûts. Et puis les travailleurs n'ont tout simplement pas le temps de les lire, les soirées passent vite quand la fatigue physique est importante et qu'on a très peu de temps pour sa famille, son domicile, pour soi. Il faudrait donc créer des œuvres sur le peuple et pour le peuple, témoignant de ses expériences, de ses sentiments, de ses aspirations. Quant à leur longueur, Reine Garde propose une durée concrète de lecture : *longs comme la durée d'une chandelle*. Ce qui veut dire aussi qu'une soirée de lecture ne coûterait que le prix de la chandelle : beaucoup moins cher qu'une soirée au cabaret !

Sur le plan du contenu, ces livres devraient pouvoir instruire, élever l'esprit, et être lus, nous dit Lamartine, *avec de bons sentiments dans le cœur*. Important, cette valorisation des *bons sentiments*, même si notre époque donne à cette expression une valeur plutôt dépréciative. Nous pourrions la moderniser en disant : émotions positives, passions positives.

Toute cette réflexion sert de légitimation, de « rampe de lancement » au roman qui va suivre : ce sera un roman social, un roman populaire mettant en scène une deuxième héroïne féminine, une femme du peuple plus modeste que Reine Garde : Geneviève, une servante.

C'est elle qui raconte sa propre histoire à Alphonse de Lamartine. Celui-ci reprendra le rôle de narrateur à la fin du récit, comme un passage de relais, au bout duquel l'auteur pourra décrire brièvement la suite de l'aventure de Geneviève.

## CADRE ET THÈME DU ROMAN

L'action se passe pour l'essentiel dans le Dauphiné, à Voiron (Isère) et dans la montagne environnante, avec quelques scènes à Grenoble et à Lyon. Un autre nom de lieu nous interpelle : Valneige, nom poétique et inventé d'un village de montagne. Ce nom est déjà apparu dans *Jocelyn*. Enfin, le récit démarre *au presbytère de B...<sup>1</sup>, après la mort et la sépulture de l'abbé D...<sup>2</sup> J'avais à y remplir des devoirs bien tristes*. Nous voilà donc reliés à la fois à un autre texte majeur de Lamartine et à sa biographie<sup>3</sup>.

Le chapitre qui ouvre le roman s'appelle « Conversation avec Geneviève » : on découvre une servante timide, encore sous le coup de la perte de son maître, ce qui donne lieu sous la plume de Lamartine à un éloge vibrant de cette catégorie de travailleurs, très nombreux à l'époque : les domestiques de tous les niveaux sociaux, souvent très attachés aux personnes ou aux familles qu'ils servent.

Les personnages sont des gens du petit peuple, des travailleurs modestes. Au démarrage du récit, deux sœurs, Geneviève (la narratrice) et Josette, sa sœur cadette, se retrouvent orphelines et l'aînée, Geneviève, a promis à sa mère de s'occuper de la cadette pas encore en âge de travailler. En économisant sur les maigres revenus de son travail, Geneviève va ouvrir un petit commerce de mercerie qui marche assez bien.

Le thème du roman, sa trame morale, est le double sacrifice de Geneviève qui peut se définir au plan factuel et au plan moral : elle va sacrifier sa vie personnelle pour complaire à sa jeune sœur très possessive, en renonçant à un mariage d'amour et de raison, et va sacrifier ensuite son honneur et son peu de ressources pour prendre en charge l'enfant illégitime dont sa sœur a accouché.

*Ce double sacrifice n'est pas sans rappeler celui de Jocelyn, qui commence par abandonner son héritage à sa sœur puis doit renoncer à Laurence pour devenir prêtre.*

Geneviève se trouve obligée de déménager de Voiron et de redevenir servante et bientôt, ayant été chassée de son premier emploi, servante itinérante qui va affronter de dures épreuves jusqu'à son arrivée à Bussièrès auprès de l'abbé Dumont.

Mais, si on cherche à réduire l'intrigue à un « pitch », ce roman est l'histoire d'une fille-mère (Josette) et d'un orphelin (Bastien) abandonné au « tour » d'un couvent par une sage-femme amie de Geneviève et Josette, muni de signes de reconnaissance, avant d'être plus tard proposé à l'adoption. Ce motif pathétique de la fille-mère concentre malheur individuel et injustice sociale.

### « UNE FAUTE QU'ON NE PARDONNE JAMAIS AUX FILLES » <sup>4</sup>

Dans l'histoire réelle de l'abbé Dumont, on trouve déjà ce thème de la fille-mère avec la mésaventure de Mademoiselle de Milly enceinte des œuvres du prêtre ou futur prêtre. La seule chose qui puisse empêcher le désastre que représente l'état de fille-mère, c'est le mariage. Jusqu'aux années 60 du vingtième siècle, c'était sans doute l'accident que les jeunes filles redoutaient le plus, allant jusqu'à préférer la mort à une telle catastrophe ! La situation ne s'est dédramatisée ensuite qu'avec l'accès à la contraception et la dépénalisation de l'avortement.

Cette *faute* est tellement grave que notre auteur lui trouve des excuses. La sœur de Geneviève a cru contracter un mariage valide juste avant la « nuit fatale » et le départ de son amant avec son régiment, mais il s'agissait d'une simple bénédiction faite par un prêtre ami du marié. Ce qu'on découvrira ensuite, c'est que le père involontaire, Septime, a préparé une lettre pour sa famille afin de l'informer, s'il venait à mourir, qu'il a peut-être conçu un enfant avec la jeune mercière de Voiron et qu'il faudra

---

<sup>1</sup> Bussièrès

<sup>2</sup> Dumont

<sup>3</sup> L'épisode de la mort de l'abbé Dumont devient ainsi le point de départ d'une nouvelle narration

<sup>4</sup> p.212

le rechercher pour qu'il puisse recevoir sa part d'héritage. Après cette mort, qui intervient peu après la naissance de son fils, c'est une tante qui découvrira la lettre et se mettra à rechercher l'enfant. Le petit Bastien va être déposé après sa naissance au tour d'un couvent, muni de signes de reconnaissance : un bracelet de cheveux de ses parents et leurs initiales sur un morceau de papier. Mais un rebondissement se produit peu de temps après la naissance de l'enfant : Josette contracte une maladie infectieuse dont elle meurt. Du même coup, l'enfant n'a plus ni père ni mère, et cela, Geneviève ne peut le supporter. Elle décide alors de se faire passer pour la mère de l'enfant et de le récupérer, mais il a été placé et elle ne peut pas en savoir plus.

## LA SCÈNE FINALE DU DRAME (L'ÉPILOGUE)

La situation de l'enfant entretient dans la suite du roman un suspense terrible, puisqu'aucun des parents concernés ne sait ce qu'il est devenu. On s'achemine toutefois vers une révélation finale qui tarde à venir mais donne lieu à une scène très touchante dans laquelle le droit ordinaire va être aux prises avec le droit naturel, la loi du cœur.

Bastien est devenu un enfant capable d'exprimer ses sentiments. Il a été adopté par un couple aimant. Mais il est aussi réclamé par Geneviève, sa tante maternelle qui s'est sacrifiée pour lui, et par sa tante paternelle qui détient ses parts d'héritage. Comment arbitrer ce cas ?

Cela pourrait être une scène de théâtre et Lamartine, qui a repris la parole, y joue un rôle de témoin éclairé et d'arbitre. Une réflexion sur les fondements de la légalité se fait jour dans ce roman qui illustre la dureté de la loi pour les plus pauvres. On lit p.306 cette phrase qui pourrait se trouver dans un discours politique : *Quand la loi des hommes est contraire à la loi de la nature et de Dieu, on est coupable de lui obéir*. Et surtout cet échange de répliques p.391 :

- *Laissez faire la loi ! dit le juge de paix*
- *Laissez faire la nature ! m'écriai-je tout ému et tout attendri.*

En tout cas, la décision finale est une décision humaniste qui permet non seulement d'assurer le bonheur de l'enfant mais aussi d'établir entre les différents protagonistes des relations apaisées : le beau mot de « dénouement » prend ici tout son sens.

## LES LIENS D'OEUVRE À OEUVRE, LES LIENS DE L'OEUVRE ET DE LA VIE

Nous en avons relevé plusieurs exemples, notamment dans la partie « Le cadre du roman » montrant la familiarité de certains lieux du roman rencontrés notamment dans *Jocelyn* ou dans les *Confidences*. Certains visages également sont déjà connus des lecteurs de *Jocelyn* ou des *Confidences*.

Les situations empruntent à la vie de Lamartine, comme le personnage de la « fille-mère » qui nous renvoie à l'histoire de « Mademoiselle de Milly », inspiratrice de la *Laurence* de *Jocelyn*. Si nous passons du thème de la fille-mère à celui de la naissance illégitime, on peut aussi se souvenir de la situation personnelle de Lamartine, père biologique du jeune Léon de Pierreclau, fils officiel d'un ami, dont il aura à cœur de suivre l'éducation et les études. Il se forme ainsi des boucles de la vie à une œuvre puis une autre, puis retour à la « vie ».

Il existe un exemple moins évident à repérer dans *Geneviève* : l'histoire du mouton protégé par l'héroïne et sacrifié par le boucher, histoire qui cause le renvoi de Geneviève de son emploi de servante.

Là encore les *Confidences* nous révèlent que l'expérience de Lamartine est à l'origine de la conception de l'évènement, déjà inscrit dans l'expérience d'Alphonse. Comme Geneviève, mais alors qu'il était enfant, Lamartine s'est attaché à un petit mouton qu'un beau jour un boucher est venu chercher, mais lui a pu obtenir la grâce de l'animal, tandis que Geneviève non seulement voit périr sous ses yeux son protégé, mais apparaît comme coupable de la scène de course-poursuite qui précède.

## LES ANIMAUX ET LES HOMMES

Il s'agit, on le sait, d'un thème cher à Lamartine, dans toute son œuvre et dans toute sa vie. Dans *Geneviève*, on peut s'attacher à plusieurs passages.

La Préface met en scène la vie de Reine Garde qui a pour seul compagnon, dans sa chambre, un oiseau chanteur, un chardonneret sur qui elle porte toute son affection. La mort du petit oiseau la bouleverse et elle tend à Lamartine les vers qu'elle a écrit sur lui.

Lamartine décrit avec délicatesse l'attitude du chien du curé de Bussières après le décès de son maître, *les oreilles dressées, l'une en avant, l'autre en arrière, comme étonné de ne pas ramener derrière lui quelqu'un qu'on attendait toujours*.<sup>5</sup>

Nous avons évoqué déjà l'histoire du mouton sacrifié, mais quelles jolies scènes, avant d'en arriver là, de cohabitation entre Geneviève, le chien de la maison et le petit mouton, dormant tous les deux à ses pieds.

Geneviève va bientôt devoir la vie à la chaleur des vaches d'une étable dans laquelle elle se réfugie en plein cœur de l'hiver montagnard : le souffle d'une génisse qui la réchauffe rappelle celui de l'âne et du bœuf sur l'enfant Jésus...

Lamartine semble penser, comme Reine Garde et *Jocelyn*, que les animaux ont une âme. Même un petit oiseau !

Par goût personnel, il est végétarien et non-violent, car pour manger de la viande, il faut d'abord tuer des animaux. De nombreux passages de son œuvre développent son expérience et ses convictions dans ce domaine, qu'il s'agisse de *Geneviève* même, des *Confidences*, de *La Chute d'un Ange*, ou même du chapitre sur Shakespeare dans la Cours familial de littérature, où Lamartine cherche l'origine de la violence tragique de l'auteur anglais dans son enfance de fils de boucher..

## LES ÉDITIONS DE L'OUVRAGE : LIRE LE LIVRE AUJOURD'HUI

On trouve à la Bibliothèque de l'Académie cinq éditions différentes de l'œuvre dont une dans les volumes du *Conseiller du peuple* (1850) (cote 183), deux dans le volume 30 des *Oeuvres complètes* de Lamartine (cotes 230 et 1988), et deux en petit format « roman » (1933 et 1937) cotes 195 et 526.

Dans l'édition de 1933 réalisée pour l'« Agence générale du livre » à Paris. (cote 195), la longue Préface a disparu, remplacée par une courte introduction (sans date) dans laquelle Lamartine parle des réactions manifestées par ses lecteurs après la publication de *Jocelyn*, et de la question toujours posée « Est-ce que les personnages, les situations, les noms sont vrais ? »

Le texte de *Geneviève* peut être lu sur « Wikisource ».

---

<sup>5</sup> p.81